

## LE BAPTEME DE JESUS (Mt 3, 13-17)

### LE TEXTE

#### Matthieu 3, 13-17

- 13 Alors paraît Jésus, venu de Galilée vers le Jourdain,  
auprès de Jean, pour être baptisé par lui.
- 14 Et Jean empêchait celui-ci  
et il lui dit:  
« C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi  
et c'est toi qui viendrais à moi ! <sup>1</sup> »
- 15 Et Jésus répondit  
et il lui dit:  
« Laisse faire maintenant,  
car c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice. »  
Alors Jean laissa faire celui-ci.
- 16 Et quand Jésus fut baptisé,  
aussitôt, il remonta de l'eau.  
Et voici que pour lui s'ouvrirent les Cieux  
et il vit l'Esprit de Dieu descendant du ciel <sup>2</sup>,  
comme une colombe  
et venant sur lui.
- 17 Et voici la voix <sup>3</sup> des Cieux  
et celle-ci disait:  
« Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé,  
en lui, je suis comblé. »

**Traduction de Marcel Jousse revue par la Commission des Récitatifs des 4 et 5 août 2001.  
Rythmomélie de Gabrielle Desgrées du Loû modifiée par Yves Beaupérin.**

---

<sup>1</sup> "Et toi tu viens à moi !": traduction des vieilles latines.

<sup>2</sup> "du ciel": variant du codex de Bèze, des vieilles latines et de la Pschyttá.

<sup>3</sup> variante de Pschyttá; le grec dit: "Voici une voix depuis les Cieux".

## PLAN DU COMMENTAIRE

<b>Le baptême de Iéshoua et sa mort-résurrection</b>	<b>page</b> <b>3</b>
<b>Baptême de Iéshoua et baptême chrétien</b>	<b>9</b>
<b>Baptême de Iéshoua et création</b>	<b>15</b>
<b>Baptême de Iéshoua et pénitence d'Adam</b>	<b>16</b>
<b>Baptême de Iéshoua et déluge</b>	<b>17</b>
<b>Baptême de Iéshoua et passage de la Mer Rouge</b>	<b>19</b>
<b>Baptême de Iéshoua et Trinité pédagogique</b>	<b>20</b>
<b>Baptême de Iéshoua et onction royale</b>	<b>25</b>
<b>« ... les Cieux ouverts... »</b>	<b>26</b>

## COMMENTAIRE

### Le baptême de Iéshoua et sa mort-résurrection

Le baptême de Rabbi Iéshoua et sa mort-résurrection encadrent sa vie publique et se répondent symétriquement. Un rapprochement s'impose donc, de par cette symétrie et de par des analogies gestuelles.

#### Une mort et une résurrection symboliques

A force de baptiser les petits enfants et les adultes, dans l'Eglise catholique, par une simple coulée de l'eau sur le front, on a fini par oublier que le baptême est, étymologiquement et réellement, un bain, une immersion dans l'eau.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Marcel Jousse, qui cherche toujours à nous faire retrouver les gestes concrets qui sous-tendent les mots usés par l'usage que nous en faisons, appelle Jean le baptiste : Jean l'immergeur.

J'ignore si le baptême de Jean était une immersion complète dans l'eau. L'iconographie classique du baptême de Iéshoua nous le représente souvent à demi plongé dans les eaux du Jourdain. En tout cas, le baptême chrétien, lui, est une immersion complète dans l'eau, si on revient à la façon antique de le donner, telle qu'elle nous est décrite dans les documents anciens, et telle qu'elle est encore pratiquée dans l'église orthodoxe et dans certaines églises protestantes.

« Il y a d'abord le renoncement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres : vigoureux et saisissant symbole de l'aversion radicale et totale vis-à-vis de la vie passée, du péché et du paganisme. Tournés vers l'ouest, vers l'empire des ténèbres et de la mort, les candidats au baptême étendent les bras et les mains en avant, soufflent à la face du malin et renoncent à lui pour toujours. Ensuite, se retournant complètement vers l'est, vers la lumière et la vie, vers le Christ, l'*Oriens ex alto* (Lc 1, 78), ils lui jurent une fidélité éternelle, adhèrent à lui et à la foi sainte de l'Eglise. On les déshabille : aucun vêtement périssable, fait de main d'homme, ne peut descendre avec eux dans l'eau lustrale, d'où va remonter l'homme nouveau et spirituel. Tout leur corps est oint, afin que la vertu de l'Esprit divin les fortifie pour le combat contre le démon. Alors les futurs chrétiens descendent les trois marches du baptistère. Par une épiclese prononcée par l'évêque, l'eau a été préalablement sanctifiée et fécondée surnaturellement. Les fonts baptismaux symbolisent ainsi le sein maternel de l'Eglise. Trois fois les baptisands sont plongés dans le bain sacré, et trois fois est invoqué sur eux le nom de la sainte Trinité qui vient prendre possession de leurs âmes et leur imprimer le sceau indélébile du Christ.

« A partir de ce moment c'est l'aspect *positif* de la vie nouvelle qui est de plus en plus mis en lumière. Après la triple immersion, le nouveau baptisé remonte les trois degrés des fonts baptismaux – ou plutôt les sept si l'on compte aussi ceux du bassin lui-même. Il sort du côté opposé à l'entrée. Consacré et nouveau-né de Dieu, il est revêtu d'un vêtement blanc symbolisant la lumière de l'immortalité, et, dans la main, il reçoit une lampe allumée. Le jeune chrétien se présente alors à l'évêque qui lui impose les mains, lui confère l'onction sainte et lui communique ainsi la plénitude de la vie divine de l'Esprit que le baptême vient de faire naître en lui.

« Cet homme nouveau, tout resplendissant de lumière divine et tout brûlant de charité, monte vers l'*ecclesia*. La communauté chrétienne rassemblée l'accueille fraternellement, l'embrasse et, pour la première fois, prie en commun avec lui. Il va participer alors au Mystère des mystères, au Sacrement par excellence, à la divine Eucharistie. Il va s'approcher pour manger la nourriture divine et pour boire le calice du salut qui contient le sang de l'Homme-Dieu. On lui présente encore du lait et du miel, comme à l'enfant qui vient de naître pour Dieu : en effet, il vient d'entrer dans la Terre promise où il va chanter désormais au Seigneur des cantiques de louange et d'amour. Le nouveau chrétien est

pleinement consacré, il est devenu le concitoyen des saints, membre de la famille de Dieu, membre vivant du Christ, fils très aimé, image fidèle du Fils de Dieu, ayant droit à la vie éternelle. »<sup>4</sup>

« § 6 -[Le grand prêtre] prononce une sainte invocation. Tout le clergé l'ayant récitée avec lui, il ordonne aux ministres de délier la ceinture du postulant et de le déshabiller. Puis il le place face à l'occident, les mains étendues dans la même direction en signe de conjuration ; il lui ordonne trois fois de souffler sur Satan et de consentir à l'abjuration. Ayant trois fois prononcé la formule que l'autre répète après lui, il le tourne alors face à l'orient, les yeux levés, les mains tendues vers le ciel, et lui ordonne de se soumettre au Christ, ainsi qu'à tous les enseignements révélés par Dieu.

« § 7 – Cette cérémonie achevée, il l'oblige de nouveau à une triple profession de foi. Lorsque le postulant a accompli cette triple profession de foi, il prie, puis il le bénit et il lui impose de nouveau les mains. Les ministres alors le dévêtent entièrement, et les sacrificateurs apportent de l'huile sainte destinée à l'onction. Le grand prêtre commence l'onction par trois signes sacrés, puis il laisse aux sacrificateurs le soin d'oindre tout le corps de l'homme et s'avance lui-même dans la matrice de toute filiation. Il sanctifie l'eau de cette source par de pieuses invocations, il la consacre par trois effusions d'huile très saintes, opérées en signe de croix. Chaque fois qu'il verse l'huile très sainte il chante le cantique sacré inspiré aux prophètes par l'Esprit de Dieu. Il ordonne alors que l'homme soit conduit jusqu'à lui. L'un des sacrificateurs dit son nom à haute voix, ainsi que celui de son parrain tels qu'ils furent consignés dans le registre. Puis les sacrificateurs conduisent le postulant jusqu'à l'eau et le remettent au grand prêtre. Ce dernier, s'étant placé sur un lieu plus élevé, cependant que les sacrificateurs répètent à chaque immersion le nom de l'initié, trois fois le grand prêtre le plonge dans l'eau en invoquant, chaque fois qu'il pénètre dans l'eau et chaque fois qu'il en sort, les trois Personnes de la divine Béatitude. Les sacrificateurs prennent alors en charge [le nouveau baptisé] et le conduisent à son parrain, promoteur de son initiation. De concert avec lui, ils le revêtent de son vêtement et le conduisant de nouveau jusqu'au grand prêtre. L'ayant signé avec l'huile parfaitement sacramentelle, ce dernier maintenant le proclame digne de prendre part à la très sanctifiante action de grâces. »<sup>5</sup>

Et il y a une telle filiation, intellectuelle et spirituelle, entre judaïsme et christianisme, qu'on est en droit de penser que le baptême de Jean se pratiquait, lui aussi, par immersion totale et que Iéshoua a donc été complètement plongé dans l'eau par Jean.

Or cette immersion complète dans l'eau est une mort symbolique, comme nous le rappelle l'apôtre Paul, à propos du baptême chrétien :

« Ou bien, ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus,  
c'est dans sa mort que nous avons été baptisés ?  
Nous avons donc été ensevelis avec lui  
par le baptême dans la mort,  
afin que, de même qu'a été ressuscité le Christ d'entre les morts  
par la gloire du Père,  
de même nous aussi, en nouveauté de vie,  
nous marchions. »  
(Rm 6, 3-4)

En se faisant baptiser par Jean, Iéshoua veut donc très certainement commencer sa vie publique par un geste symbolique, qui annonce déjà ce qui se réalisera à la fin : sa mort

<sup>4</sup> Odon CASEL, *Le mystère du culte, richesse du mystère du Christ*, Le Cerf, 1964, coll. Lex orandi n°38, pp. 78-79.

<sup>5</sup> Denys l'Aréopagite, *La Hiérarchie ecclésiastique*, dans *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Aubier, 1943, pp.254-255.

physique. D'autant plus que Iéshoua, une fois plongé dans l'eau, pose un geste sur lequel le récit attire notre attention :

« Et quand Jésus fut baptisé,  
aussitôt, il remonta de l'eau. »

A première lecture, le texte nous donne l'impression d'une certaine précipitation de Iéshoua à sortir de l'eau. En vérité, je pense que cette phrase veut attirer notre attention sur deux points.

Le premier, pour signifier, par cette remontée de l'eau, que si le baptême de Iéshoua est voulu par lui comme une mort symbolique, qui bilatéralise, en début de vie publique, sa mort physique, il est aussi voulu par lui comme une résurrection symbolique, qui bilatéralise également sa résurrection physique.

Le second, c'est par l'usage de cet « aussitôt », qui signifie, non pas une certaine précipitation, mais un effet immédiat. N'oublions pas, en effet, que « et aussitôt » est une expression formulaire des évangiles utilisée, presque exclusivement, pour les miracles de Iéshoua afin d'exprimer un effet immédiat du geste accompli par Iéshoua.

En remontant aussitôt de l'eau, Iéshoua ne se contente donc pas d'encadrer sa vie entre une mort et une résurrection symboliques, d'une part, et une mort et une résurrection physiques, d'autre part. Il signifie également le sens profond de sa mort physique qui est de produire sa résurrection. Mais quand on a pris conscience du lien ontologique qui existe entre geste symbolique et réalité signifiée, on peut même affirmer que Iéshoua, en se faisant baptiser par Jean dans le Jourdain, pose un acte efficace qui fait que, désormais, il ne pourra pas ne pas mourir pour ressusciter.

Que cette remontée de l'eau par Iéshoua soit significative de sa future résurrection est encore signalée par cette allusion à sa filiation divine. Il convient ici de bilatéraliser les textes pour en prendre conscience :

#### **Baptême**

« Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé »  
(Mt 3, 17)

« Tu es mon fils ;  
moi, aujourd'hui, je t'ai engendré. »  
(Lc 3, 22)

« Et il vit l'Esprit de Dieu  
descendant comme une colombe  
et venant sur lui. »  
(Mt 3, 16)

#### **Résurrection**

« Il a ressuscité Jésus. Ainsi est-il écrit  
dans les psaumes : *Tu es mon fils, moi-  
même aujourd'hui, je t'ai engendré.* »  
(Ac 13, 33)

« établi Fils de Dieu avec puissance  
selon l'Esprit de sainteté, par sa  
résurrection des morts. »  
(Rm 1, 4)

#### **Une mise au rang des pécheurs**

Mais, en se faisant baptiser, Iéshoua ne veut pas se contenter de signifier sa mort et sa résurrection, ni même de les engager de manière irrévocable. Il veut aussi, plus profondément encore, nous en livrer le sens.

Le baptême de Jean était, en effet, un baptême de retournement. Le recevaient ceux qui étaient pécheurs. Il constituait de leur part un engagement : celui de changer de vie, de

renoncer à leur vie antérieure, peu conforme à la Tôrah, pour commencer une vie nouvelle, tout entière conforme à cette Tôrah.

« En ces jours-là paraît Jean l'Immergeur,  
proclamant dans le désert de Judée  
et disant :  
« Retournez-vous,  
car il s'est approché le royaume des Cieux. »

...  
Et ils se faisaient baptiser par lui dans le fleuve du Jourdain,  
en confessant leurs péchés. »  
(Mt 3, 1-2, 6)

En se faisant baptiser par Jean, Iéshoua se comporte donc comme s'il était pécheur. Il se confond avec la foule anonyme des pécheurs repentis. C'est d'ailleurs ce qui choque visiblement Jean l'Immergeur qui refuse de baptiser Iéshoua.

Par sa descente au Jourdain, il assume notre péché, comme sur la croix. Ce geste de descente dans l'eau du Jourdain est donc un geste de kénose, au même titre que la mort sur la croix, qu'il préfigure analogiquement. Au baptême, Iéshoua réalise analogiquement ce qu'il réalisera effectivement sur la croix. Iéshoua ne nous sauve pas de l'extérieur, comme par un coup de baguette magique. Il nous sauve en assumant notre condition de pécheur, en se faisant pécheur avec nous, en se faisant pécheur en nous, pour vivre de l'intérieur notre condition de pécheur afin la transfigurer :

« Ainsi donc, puisque les enfant ont en commun le sang et la chair,  
lui aussi, pareillement, partagea les mêmes choses,  
afin de réduire à l'impuissance, par sa mort,  
celui qui détenait le pouvoir de la mort,  
c'est-à-dire le diable,  
et de délivrer ceux qui, par crainte de la mort,  
passaient toute leur vie dans une situation d'esclaves. »  
(He 2, 14-15)

L'apôtre Paul a même une expression très forte :

« Celui qui n'avait pas connu le péché,  
Il l'a fait péché pour nous,  
afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu. »  
( 2 Co 5, 21)

Ce que François Brune commente ainsi :

« Saint Paul n'a pas dit que Dieu avait fait le Christ « pécheur », mais « péché », ce qui est fort différent. Et Dieu n'a pas seulement décidé qu'il ferait « comme si » Son Fils était « péché ». Il l'a réellement fait « péché ». En tout cas, c'est ce que dit le texte.

« Ce sont des textes comme celui-ci, et, plus encore, une longue méditation à travers les siècles sur l'ensemble de la vie du Christ, qui ont amené les Pères grecs ou orientaux vers la compréhension du mystère du Christ en profondeur. Il ne s'agit plus dès lors, pour le Père, de faire « comme si », ce qui ne peut conduire qu'à un salut qui nous arriverait de l'extérieur. Il s'agit, pour le Fils, de prendre sur Lui notre « péché », notre révolte, pour la vaincre en Lui, afin que nous puissions en triompher à notre tour, à la fois en Lui et en nous-mêmes, puisque nous sommes tous en Lui.

« Saint Maxime le Confesseur dit, par exemple, que le Christ « s'est approprié », « par pitié », la « contradiction » et « l'opposition » qui sont en nous, à tel point qu'on peut le dire Lui-même « insoumis », « comme un médecin prendrait sur lui le mal de son malade ». Il faut en effet, comme nous le disions, que le Christ ait pris vraiment sur Lui notre insoumission même. Il ne faut évidemment pas qu'Il reste insoumis. Il ne nous sauverait pas. Mais il faut qu'il éprouve vraiment en Lui cette insoumission, sinon Il ne la redresserait pas en nous. »<sup>6</sup>

« Il y a peut-être dans ma vie tel penchant auquel j'ai trop cédé, telle habitude acceptée de longue date, tel principe qui a réglé ma vie jusqu'à maintenant, telle blessure secrète sur laquelle je me suis renfermé, telle attitude autour de moi que je ne puis accepter, et. Tout cela, c'est le karma dont je suis aujourd'hui prisonnier, dont, parfois, je n'ai même plus envie d'être libéré. C'est tout cela qu'il faut que le Christ éprouve en moi, avec moi, pour m'en libérer, pour libérer ma liberté. Et il faut qu'il l'éprouve au moins autant que moi.

« Mais pour m'en libérer, il faut, bien sur, qu'Il fasse mieux que moi. C'est là qu'il ne faut pas que Sa divinité abandonne complètement Son humanité. S'il peut me sauver, et seulement Lui, c'est bien, précisément, parce que Lui seul peut aimer comme je n'en suis plus capable, aimer infiniment, aimer comme Dieu, aimer en tant que Dieu. »<sup>7</sup>

Le fait que Iéshoua vienne assumer notre condition de pécheurs, signifié par son baptême dans les eaux du Jourdain, est d'ailleurs réalisé par les tentations au désert vers lequel l'entraîne l'Esprit Saint aussitôt après son baptême.

Soit dit en passant, Iéshoua n'a pas assumé notre condition de pécheurs uniquement par sa mort sur la croix. C'est dès le premier instant de son incarnation et durant toute sa vie d'homme qu'il l'a assumée. Lorsque le Prologue de Jean affirme que « le Verbe devint chair », c'est bien cette chair privée de l'Esprit de Dieu qui est la nôtre qu'il vient prendre. Et l'épître aux Hébreux insiste sur le fait que Iéshoua a connu toutes nos épreuves pour les assumer :

« Nous n'avons pas, en effet, un grand prêtre  
incapable de compatir à nos faiblesses,  
ayant été éprouvé en tous points  
à notre ressemblance,  
hormis le péché. »  
(He 4, 15)

« Par le fait qu'en effet il a souffert lui-même,  
en étant mis à l'épreuve,  
il est capable, à ceux qui sont éprouvés,  
de porter secours. »  
(He 2, 18)

A un Jean l'Immergeur, annonçant un Messie, justicier des pécheurs :

« Déjà la hache est mise à la racine des arbres.  
Tout arbre qui ne fait pas un bon fruit  
est coupé, jeté au feu. »  
(Mt 3, 10)

<sup>6</sup> François BRUNE, *Christ et Karma, La réconciliation ?*, Dangles, 1995, pp. 233-234.

<sup>7</sup> François BRUNE, *Christ et Karma, La réconciliation ?*, Dangles, 1995, p. 236.

Iéshoua oppose le comportement d'un Messie, justificateur des pécheurs. C'est le sens de sa réponse à Jean qui refuse de le baptiser :

« Laisse faire maintenant,  
car c'est ainsi qu'il nous convient de remplir toute justice. »  
(Mt 3, 15)

Contrairement à l'erreur commise par la plupart des traductions, il s'agit bien de « remplir » - *πληροσαι* – et non « accomplir », pour lequel il existe un autre mot en grec : *τελειωω*. Iéshoua vient remplir notre justice de sa justice à lui, la seule véritable justice, car lui seul est l'Homme-Dieu. Iéshoua ne nous rend pas justes, il est notre justice et c'est en remplissant la nôtre de la sienne qu'il peut nous rendre justes.

« C'est grâce à Dieu, en effet,  
que vous êtes dans le Christ Jésus,  
qui a été envoyé par lui  
pour être notre sagesse,  
pour être notre justice,  
notre sanctification,  
notre rédemption. »  
(1 Co 1, 27 b-30)



## Baptême de Iéshoua et baptême chrétien

On a souvent opposé le baptême de Jean au baptême chrétien. On voit ici que Iéshoua, en se faisant baptiser par Jean, transforme ce baptême pour en faire une annonce du baptême chrétien, puisque, pour Iéshoua, il est déjà le symbole efficace de sa mort et de sa résurrection. Mais le baptême chrétien n'est pas seulement une plongée symbolique dans la mort du Christ pour une participation réelle à sa résurrection. Il présente également trois autres caractéristiques sur lesquelles il convient de s'attarder un peu. Le baptême chrétien n'est pas seulement une plongée dans la mort : il est aussi une immersion dans le Christ, une immersion dans la Parole de Dieu, dont le Christ est l'incarnation, et, enfin, il est aussi une greffe sur le Christ.

### Une immersion dans le nom du Christ

Si l'apôtre Paul parle du baptême chrétien comme une plongée dans la mort du Christ pour une participation à celle-ci et à la résurrection qui en est le résultat, d'autres textes parlent aussi du baptême comme d'une plongée dans l'Esprit ou dans le nom du Christ :

« Jean, lui, a baptisé avec de l'eau,  
mais vous, c'est dans l'Esprit saint que vous serez baptisés. »  
(Ac 1, 5)

« Moi, je vous baptisais dans l'eau pour la pénitence...  
Lui, vous baptisera dans l'Esprit Saint, le feu. »  
(Lc 3, 16)

« Baptisez-les dans le (εις τό) nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. »  
(Mt 28, 19)

« Que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus Christ. »  
(Ac 2, 38)

« Ils avaient seulement été baptisés dans le (εις τό) nom du Seigneur Jésus. »  
(Ac 8, 16)

« Peut-on refuser l'eau du baptême  
à ceux qui ont reçu l'Esprit Saint  
aussi bien que nous ?  
Et il ordonna de les baptiser  
dans le (έν τω) nom du Seigneur Jésus. »  
(Ac 10, 47-48)

« A ces mots, ils se firent baptiser dans le (εις τό) nom du Seigneur Jésus. »  
(Ac 19, 5)

« Baptisés dans (εις) le Christ Jésus,  
c'est dans sa (εις τόν) mort que tous nous avons été baptisés. »  
(Rm 6, 3)

« Serait-ce au nom (εις τό) de Paul que vous avez été baptisés ?  
Je rends grâce de n'avoir baptisé aucun de vous...  
de sorte que nul ne peut dire que vous avez été baptisé en mon (εις τό) nom. »

(1 Co 1, 13)

« Mais vous vous êtes lavés,  
mais vous avez été sanctifiés,  
mais vous avez été justifiés,  
par le nom du Seigneur Jésus Christ  
et par l'Esprit de notre Dieu. »

(1 Co 6, 11)

« Tous ont été baptisés en (εις τόν) Moïse  
dans la nuée et dans la mer. »

(1 Co 10, 2)

« Vous tous, en effet, baptisés dans (εις) le Christ,  
vous avez revêtu le Christ. »

(Ga 3, 27)

On remarquera que l'on est soit baptisé dans le nom de quelqu'un (εις τό), soit directement dans quelqu'un (εις). La plupart des traductions édulcore cette réalité en traduisant « au nom de » au lieu de « dans le nom de ». Or, le nom, c'est la personne. Il faut redonner à cette expression toute sa valeur : par le baptême, on est plongé dans le Christ ou l'Esprit Saint, comme dans une eau. Le baptême chrétien est donc essentiellement une immersion dans le Christ. C'est lui, l'eau primordiale d'où jaillit le monde nouveau. L'eau matérielle n'est que l'analogème du Christ, eau primordiale. Le baptême étant le geste fondateur de la vie chrétienne en est, de ce fait, le geste prototype : l'essence de la vie chrétienne est donc d'être une immersion dans le Christ.

Cette immersion dans le Christ évoque une analogie proposée par Jean-Baptiste Olier : celle de la teinture d'un tissu. Pour teindre un tissu, on a deux solutions : ou bien, étendre sur lui la teinture avec un pinceau ; ou bien, plonger le tissu dans la teinture. Le baptême chrétien réalise cette deuxième solution : le chrétien est plongé dans la teinture qu'est le Christ, il est désormais totalement transformé.

#### **Une immersion dans la Parole**

Mais cette plongée « dans le nom du Christ » se réalise par une plongée dans l'eau baptismale. Cela nous introduit à une nouvelle compréhension du baptême : le baptême chrétien est une plongée dans le Christ en tant que Parole de Dieu. Par le baptême, le chrétien signifie et réalise à la fois l'essence même de ce qu'il est : celui qui se plonge tout entier dans la Parole de Dieu.

Rappelons-nous, en effet, que l'eau est l'analogème de la Parole de Dieu. Voici un certain nombre de textes bibliques qui établissent une comparaison fréquente entre l'eau (et plus particulièrement la pluie) et la parole, qu'elle soit la Parole de Dieu ou la parole d'un homme.

« Ruisselle ma doctrine comme la pluie,  
descende ma parole comme rosée,  
comme les ondées sur la verdure,  
comme les averses sur l'herbe. »

(Dt 32, 2)

« A chaque pause, nul ne répliquait

et sur eux, goutte à goutte, tombaient mes paroles.  
Ils m'attendaient comme la pluie,  
leur bouche s'ouvrait comme pour l'ondée tardive. »  
(Jb 29, 22-23)

« Des eaux profondes , voilà les paroles de l'homme,  
un torrent débordant, une source de vie. »  
(Pr 18, 4)

« Le conseil est une eau profonde dans le coeur humain,  
l'homme entendu n'à qu'à puiser. »  
(Pr 20, 5)

« Comme la pluie et comme la neige  
descendent des cieux et n'y remontent pas,  
sans avoir arrosé la terre, l'avoir fécondée et fait germer,  
pour qu'elle donne la semence au semeur et le pain comestible,  
de même la parole qui sort de ma bouche ne me revient pas sans résultat,  
sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission. »  
(Is 55, 10-11)

« Jésus, fils de Sira, Eléazar, de Jérusalem,  
qui a répandu comme une pluie la sagesse de son coeur. »  
(Si 50, 27)

Dans un commentaire du « Cantique des Cantiques » fait par un rabbi d'Israël, la Tôrâh est longuement comparée à l'eau, ressemblance par ressemblance :

« Sont comparables les Dabârs de la Tôrâh  
à de l'eau, car il est dit :  
"Vous tous qui avez soif,  
venez vers l'eau". (Is 55)

De même que l'eau  
(est) d'un bout du monde à l'autre bout,  
Ainsi la Tôrâh  
(est) d'un bout du monde à l'autre bout.

De même que l'eau  
(est) la Vie pour le Monde,  
Ainsi la Tôrâh  
(est) Vie pour le Monde.

De même que l'eau  
rafraîchit la néfesh,  
Ainsi la Tôrâh.

De même que l'eau  
purifie l'homme de la souillure,  
Ainsi la Tôrâh  
purifie le souillé de sa souillure.

De même que l'eau

purifie le corps,  
Ainsi la Tôrah  
purifie le corps.

De même que l'eau  
tombe goutte à goutte  
et fait des fleuves et des fleuves,  
Ainsi la Tôrah.

Un homme apprend deux halakôt aujourd'hui  
et deux halakôt demain,  
Jusqu'à ce qu'il soit fait  
comme un fleuve jaillissant.

De même que l'eau n'a rien d'agréable pour le corps  
tant qu'il n'éprouve pas la soif,  
de même la Tôrah ne plaît pas à l'homme  
avant qu'il se sente attiré vers elle.

De même que les eaux quittent l'endroit élevé  
et vont vers l'endroit bas,  
Ainsi les Dabârs de la Tôrah point ne demeurent,  
sauf en celui dont le savoir est abaissé.

L'eau ne conserve pas sa fraîcheur dans des vases d'or et d'argent,  
mais dans les vases les plus communs (en terre) ;  
la Tôrah ne demeure qu'avec celui qui se fait petit  
et ressemble à un vase d'argile.

Un grand personnage ne ressent aucune honte  
à demander de l'eau à boire à un inférieur ;  
il n'hésitera pas davantage à dire à un subalterne :  
« Enseigne-moi un chapitre, un verset,  
voire même une lettre de la Tôrah ».

Quiconque ne sait pas nager,  
risque de se noyer ;  
de même celui qui ne sait comment s'orienter  
à travers les paroles de la Tôrah  
et prendre des décisions en conséquence,  
sera lui aussi submergé.»  
(Rabbi Hanina ben Iddi, Taanithya, *Talmud de Babylone*)<sup>8</sup>

#### **Une greffe**

Une autre analogie est développée par l'apôtre Paul à propos du baptême chrétien. Il s'agit de l'analogie de la greffe :

« Si, en effet, nous avons été greffés sur lui  
par la ressemblance de sa mort,  
à la résurrection aussi,  
nous le serons. »

---

<sup>8</sup> cf. A. COHEN, *Le Talmud*, Payot, 1976, pp. 184-185.

(Rm 6, 5)

Il y a deux façons de réaliser une greffe : soit l'arbre est stérile et on lui greffe un rameau sain qui portera du fruit ; soit le rameau est stérile et on le greffe sur un arbre sain qui lui fera porter du fruit. La greffe réalisée par le baptême relève du deuxième cas : nous sommes stériles et nous sommes greffés sur l'arbre sain qu'est le Christ, la vraie Vigne.

Immersion et greffe réalisent cette inhabitation réciproque dont parle Iéshoua :

« Demeurez en moi,  
comme moi en vous.  
De même que le sarment ne peut de lui-même porter du fruit,  
s'il ne demeure pas sur la vigne,  
ainsi vous non plus,  
si vous ne demeurez pas en moi.  
Je suis la Vigne ;  
vous, les sarments.  
Celui qui demeure en moi,  
et moi en lui,  
celui-là porte beaucoup de fruit,  
car hors de moi vous ne pouvez rien faire.  
Si quelqu'un ne demeure pas en moi,  
il est jeté dehors comme le sarment  
et il se dessèche ;  
on les ramasse  
et on les jette au feu  
et ils brûlent.  
Si vous demeurez en moi  
et que mes paroles demeurent en vous,  
demandez ce que vous voudrez  
et vous l'aurez. »  
(Jn 15, 4-7)

#### **Une certaine conception du maître Iéshoua**

Ces analogies induites par le baptême de Jésus et le baptême chrétien nous montrent bien que le rapport du chrétien au maître Iéshoua est d'un tout autre ordre que celui d'un gourou à ses disciples. Rabbi Iéshoua n'est pas celui qui ouvre une voie en nous donnant l'exemple et nous invite à le suivre en nous demandant de l'imiter. Rabbi Iéshoua est la voie même et nous le suivons, non par imitation, mais par intussusception, ce que suggèrent les analogies de l'immersion et de la greffe. Pourtant, la conception d'un maître qui montre la voie reste encore la conception courante d'un certain nombre de chrétiens et d'auteurs contemporains, comme Eric Edelmann, par exemple :

« Il indique comment éveiller en l'homme l'immense potentiel spirituel qui est en lui, comment s'affranchir grâce à la vérité et accéder au Royaume en ressuscitant. Ce n'est pas faire affront à son originalité que d'affirmer que c'est exactement ce que proposent toutes les autres sagesse traditionnelles. L'originalité réside dans la manière dont il a montré la voie et dans la façon dont il l'a lui-même incarnée. »<sup>9</sup>

« Mais il ne faut pas s'y tromper, la voie spirituelle ne consiste pas à singer un modèle ou à répéter mécaniquement les paroles du maître. Cette imitation est essentiellement une invitation à *être* –

<sup>9</sup> Eric EDELMANN, *Jésus parlait araméen*, Editions du Relié, 2000, p. 166.

la plus belle invitation qui soit. Elle laisse ouverte la possibilité d'un accomplissement, à condition de mettre en œuvre une pratique juste. »<sup>10</sup>

« En tant que guide, il est un maître de sagesse qui enseigne et montre aux hommes le chemin à parcourir. »<sup>11</sup>

---

<sup>10</sup> Eric EDELMANN, *Jésus parlait araméen*, Editions du Relié, 2000, p. 168.

<sup>11</sup> Eric EDELMANN, *Jésus parlait araméen*, Editions du Relié, 2000, p. 182.

## **Baptême de Iéshoua et Création**

L'Esprit de Dieu se reposant sur Iéshoua, immergé dans l'eau du Jourdain, fait penser à l'Esprit de Dieu planant sur les eaux primordiales. Un rapprochement de ces deux Gestes est possible.

<b>Création</b>	<b>Baptême</b>
L'Esprit d'Elohim planant sur la face des eaux	L'Esprit de Dieu venant sur lui
Elohim dit :	Et voilà qu'il y eut une voix des cieux et celle-ci disait :
« Que soit la lumière ! »	« Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé »
« ô, le bien ! »	« en lui, je suis comblé ! »
Adam placé par Dieu au Jardin	Jésus poussé par l'Esprit au désert
Adam et Eve tentés	Jésus tenté

La Bible de Jérusalem rapporte le fait suivant, dans une note relative au texte de Mt 3, 15 :

« Une légende apocryphe s'est glissée ici dans deux manuscrits de la Vet. Lat. : « Et tandis qu'il était baptisé, une lumière intense se répandit hors de l'eau, au point que tous les assistants furent saisis de crainte. »

Cette allusion à la lumière renforce encore le rapprochement avec le premier jour de création, celui de la lumière.

Mais il y a deux différences essentielles, dans le récit du baptême : l'Esprit de Dieu repose sur Iéshoua et non plus sur les eaux primordiales ; la voix de Dieu dit : « mon Fils » et non plus « lumière ». Autrement dit, Iéshoua est substitué aux eaux primordiales et à la lumière. Le baptême de Iéshoua apparaît donc comme une nouvelle création, où tout va naître, non plus des eaux primordiales, mais de Iéshoua, la nouvelle eau primordiale.

« Il y eut autrefois des cieux et une terre  
qui, du milieu de l'eau,  
par le moyen de l'eau,  
surgit à la parole de Dieu. »  
(1 P 3, 5)

## Baptême de Iéshoua et pénitence d'Adam

Un livre apocryphe, la *Vie latine d'Adam et Eve*, nous rapporte un épisode qu'il est intéressant de rapprocher à la fois du baptême de Iéshoua et de son séjour au désert de quarante jours qui suit immédiatement.

« 4 Adam ajouta : « Lamentons-nous devant le Seigneur Dieu qui nous a créés ; faisons pénitence avec grande ardeur pendant quarante jours et (voyons) si par hasard le Seigneur Dieu nous pardonnera et nous distribuera de quoi vivre ». 5 Eve dit à Adam : « Mon seigneur, qu'est-ce que la pénitence ? De quelle manière nous repentir ? Evitons de nous imposer quelque chose que nous serions impuissants à accomplir ! Nos prières ne seraient pas exaucées et Dieu détournerait de nous sa face si nous n'accomplissons pas ce que nous aurions promis. »

« 6 Adam lui répondit : « Si tu es capable d'effectuer tant (de jours de pénitence), est-ce que tu ne les accompliras pas ? Je te le dis : accomplis autant de jours que tu veux ; pour ma part, j'effectuerai quarante jours (de pénitence) car c'est le sixième jour que j'ai été créé – le septième jour, Dieu a achevé toute (son œuvre) ». Puis il dit à Eve : « Lève-toi, va au fleuve Tigre et prends alors une pierre ; tu monteras dessus et, de la sorte, tu auras de l'eau jusqu'au cou. Que nulle parole ne sorte de ta bouche : nous ne sommes pas dignes de prier le Seigneur car nos lèvres sont impures depuis que nous avons mangé (du fruit) de l'arbre défendu. Tu resteras là trente-quatre jours pendant que moi-même je serai dans (l'eau) du Jourdain pendant quarante jours ; peut-être le Seigneur Dieu prendra-t-il pitié de nous ».

« 7 Eve se rendit jusqu'au Tigre selon l'indication d'Adam et lui-même alla dans le Jourdain... »

12

---

<sup>12</sup> *Vie latine d'Adam et Eve*, 4-7.



## Baptême de Iéshoua et déluge

La colombe qui se repose sur Jésus rappelle la colombe de Noé. Un rapprochement est encore possible entre ces deux gestes : baptême-déluge. Iéshoua, au rang des pécheurs, est plongé dans l'eau ; Iéshoua, ressurgissant de l'eau, est le prototype de la nouvelle humanité surgie des eaux.

Pierre établit un rapprochement entre baptême et déluge :

« ... aux jours où Noé construisait l'arche,  
dans laquelle un petit nombre,  
en tout huit personnes,  
furent sauvées à travers l'eau.  
Ce qui y correspond,  
c'est le baptême qui vous sauve à présent. »  
(1 P 3, 20)

La liturgie applique le psaume 28 au baptême de Jésus,  
qui comporte une mention explicite du déluge :

« Voix du Seigneur sur les eaux (allusion à la voix du Père)  
... YHWH a siégé pour le déluge. »  
(Ps 28)

L'analogie des colombes est-elle anecdotique ou réelle ? Noé envoie la colombe à trois reprises sur quatorze jours, pour jauger le niveau de l'eau. Par deux fois, la colombe revient, car elle « ne trouve pas où poser la plante de sa patte » (Gn 8, 9). Et la troisième fois, elle ne revient pas car elle a trouvé où reposer la plante de sa patte, puisqu'elle repose sur... Iéshoua !!!

Le déluge est, en effet, destiné à purifier la terre qui était corrompue. Il est intéressant de noter l'insistance avec laquelle la Genèse parle de la terre pour désigner l'ensemble des hommes.

« La terre se corrompt en face d'Elohim.  
La terre se remplit de violence.  
Elohim voit la terre,  
et voici : elle est corrompue,  
car toute chair a corrompu sa route sur la terre.  
Elohim dit à Noah :  
« La fin de toute chair est venue,  
en face de moi,  
car la terre est pleine de violence,  
à leur face.  
Voici, je les détruirai,  
avec la terre. »  
(Gn 6, 11-13)

L'envoi de la colombe est destiné à « voir si les eaux s'allègent sur la face de la *adamah* » (Gn 8, 8), cette *adamah* d'où fut façonné le premier *adam*, autrement dit pour s'assurer que les eaux ont terminé leur travail destructeur et purificateur de l'homme. Si la

colombe se repose sur Iéshoua, c'est donc bien pour signifier que c'est lui la terre nouvelle, purifiée par les eaux du baptême-déluge et émergeant des eaux.

Curieusement, le targoûm du Pseudo-Jonathan nous dit que la feuille d'olivier, rapportée par la colombe, a été prise au mont des Oliviers :

« La colombe vint vers lui, au temps du soir, et voici qu'(elle rapportait) une feuille d'olivier (frais) cueillie, *arrachée et placée* dans son bec, *qu'elle avait prise du mont des Oliviers* . »<sup>13</sup>

C'est donc que, pour ce targoûm, la première terre qui a émergé du déluge est le mont des Oliviers. Il est donc cohérent que l'ascension de Iéshoua ait lieu sur le mont des Oliviers, d'après les Actes des Apôtres :

« A ces mots, sous leurs regards,  
il s'éleva,  
et une nuée le déroba à leurs yeux...  
Alors, du mont des Oliviers,  
ils s'en retournèrent à Jérusalem ;  
la distance n'est pas grande :  
celle d'un chemin de sabbat. »  
(Ac 1, 9 et 12)

En effet, l'émergence de cette terre nouvelle de l'humanité restaurée qu'est Iéshoua est initiée par sa résurrection mais s'achève par son ascension, par laquelle il assoie notre humanité à la droite du Père.

Iéshoua est donc cette nouvelle terre non corrompue, non remplie de violence. Là encore, il est intéressant de faire un rapprochement suggéré par la voix des cieux qui renvoie à un passage d'Isaïe : l'Elu de Dieu ne manifestera aucune violence.

« Voici mon serviteur que je soutiens,  
mon élu en qui mon âme se complaît.  
J'ai mis sur lui mon esprit,  
il présentera aux nations le droit.  
Il ne crie pas,  
il n'élève pas le ton,  
il ne fait pas entendre sa voix dans la rue ;  
il ne brise pas le roseau froissé,  
il n'éteint pas la mèche qui faiblit,  
fidèlement, il présente le droit ;  
il ne faiblira pas  
ni ne cèdera  
jusqu'à ce qu'il établisse le droit sur la terre,  
et les îles attendent son enseignement. »  
(Is 42, 1-4)

Nous retrouvons toujours la même affirmation : Iéshoua n'est pas celui qui vient purifier l'homme mais il est celui qui, étant purifié par sa mort et sa résurrection, rend tout homme participant de sa purification.

---

<sup>13</sup> Targoum Add. 27031 de Gn 8, 11.

### **Baptême de Iéshoua et passage de la Mer Rouge**

Iéshoua vient de Nazareth de Galilée et passe ensuite au désert, poussé par l'Esprit. Il a donc dû traverser le Jourdain. Compte tenu de ce déplacement géographique et de l'analogie entre baptême et mort-vie, on peut établir un rapprochement entre baptême et passage de la Mer Rouge. Iéshoua est l'Israël nouveau, sortant de l'Égypte du péché et passant au désert à la rencontre de Dieu et de sa Parole. Déjà Matthieu avait fait le rapprochement entre retour d'Égypte et sortie d'Égypte et appliqué à Iéshoua ce verset concernant Israël :

« C'est d'Égypte que j'ai appelé mon fils »

Ici aussi Iéshoua reçoit le titre de « fils », qui est le titre propre d'Israël. Le parallélisme est renforcé par les tentations au désert que connaît Iéshoua et qui sont celles qu'y connut Israël.

## Baptême de Iéshoua et Trinité pédagogique

Nous avons vu que la colombe, dont l'Esprit Saint prend la forme, est certainement destinée à établir un lien avec le déluge et l'émergence d'une terre nouvelle et purifiée. Mais nous ne touchons pas encore au mystère profond de cette colombe. En effet, pourquoi la colombe plutôt qu'un autre oiseau ? Nous touchons là au symbolisme de la colombe qui n'est pas celui de n'importe quel autre oiseau.

### La colombe récitante

La colombe est l'analogème palestinien de la récitation. En effet, elle roucoule avec ce balancement caractéristique de bas en haut, gestuellement analogue au balancement juif de la Tôrah.

« La colombe – la rythmeuse des arabes – le plus exact et le plus gracieux peut-être des symboles de la récitation chez les sémites. »<sup>14</sup>

Pour les Arabes, elle prononce même le nom de Dieu :

« Comme il est naturel en terre d'Islam, l'affection et la révérence témoignée de tout temps aux tourterelles sont en étroit rapport avec les sentiments qui remplissent le cœur des croyants .

« On apprend de bonne heure aux enfants à interpréter le cri monotone, un peu farouche de la tourterelle sauvage, et le langage plein d'une tendre afféterie des citadines dans leurs charmantes cages de roseaux. Libres filles du bled (campagne), au vol intrépide, ou princesses captives, ont en effet ceci de commun : leur gosier se refuse à prononcer tout autre mot que le nom d'Allah. Et c'est pourquoi les une comme les autres ont mérité d'être appelées « Dhikr Allah » « Invocation de Dieu ».

...

« Quel ravissement pour les enfants auxquels on dit que les tourterelles annoncent l'heure de la prière, que leur présence dispense le pauvre de l'achat d'une pendule, de les entendre en effet chanter quelquefois un peu avant, souvent en même temps que le muezzin ! (Il est loisible à n'importe quel mécréant de constater l'exactitude de la chose, quitte à l'expliquer en termes d'ici-bas ; en disant par exemple que leur ouïe de musiciennes leur permet d'entendre de très loin la voix du muezzin qui appelle le premier à la prière et les incite à chanter). Mais le merveilleux de l'affaire, c'est que la tourterelle ne se contente pas de son rôle de muezzin. Bientôt on la voit se livrer, toujours roucouleuse, à une série de dévotes prosternations, véritable invocation d'Allah. Ensuite de quoi éclate le mystérieux éclat de rire, empreint d'une nostalgie à la fois fine, exaltée, pénétrante ; langage qui ne ressemble, en vérité, à aucun langage, mots découpés dans une étoffe de paradis perdu, capables d'exprimer la seule chose qui mérite de l'être, c'est-à-dire l'inexprimable ; image émouvante de ce que pouvaient se dire les fils d'Adam avant d'avoir la folle idée de rejoindre Dieu en s'essoufflant à grimper les escaliers zigzagants de la tour de Babel ! »<sup>15</sup>

C'est donc le Souffle récitateur, instructeur, intelligent, que reçoit Iéshoua. Iéshoua est donc manifesté comme l'instruit de Dieu. Il a d'ailleurs aussi le témoignage de l'Abbâ :

« Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé. »

Il faut ici redonner au mot « fils » sa résonance pédagogique. En effet, en hébreu *ben* ou en araméen *bar*, qu'on traduit par « fils », signifient, étymologiquement, *bâti*, *construit*. Or, dans le milieu ethnique palestinien, la « construction » physiologique du « fils » est inséparable de sa « construction » intellectuelle, c'est-à-dire de son « instruction ». Il est

<sup>14</sup> Marcel JOUSSE, *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs*, p. 231.

<sup>15</sup> Georges PEGAND, *Le chant de la tourterelle* in *Ascèse et Science*, La Colombe, 1963, pp. 119-123

d'ailleurs intéressant de noter qu'en français, « construire » et « instruire » ont la même racine. Il y a même, en français, un mot qui a les deux sens : édifier. Mais cette perception que l'instruction est construction est universelle. Rabbi Iéshoua l'exprime merveilleusement dans sa parabole de la maison sur le rocher et de sa maison sur le sable : celui qui écoute la parole et la fait, bâtit sa maison sur le rocher.

« Celui qui apprend ces leçons et les rejoue avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur la pierre. Celui qui apprend ces leçons et ne les rejoue pas avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur le sable. »<sup>16</sup>

Dans le milieu ethnique palestinien,

« sans métaphore et à la lettre, « instruire », c'est « bâtir » l'Homme, presque « recréer » l'Homme, mimodramatiquement, intellectuellement, moralement. Par son instruction qui est construction, et quasi création, l'Abbâ engendre ses Berâs « à son image et à sa ressemblance » gestuelles et globales. Il est dans ses Berâs et ses Berâs sont en lui, geste propositionnel par geste propositionnel et donc geste interactionnel par geste interactionnel. On est ce qu'on sait. »<sup>17</sup>

La descente du Saint Esprit, sous forme d'une colombe, nous révèle donc l'existence d'une communication pédagogique entre Dieu et son Fils. Il est d'ailleurs intéressant de noter que Dieu n'est pas nommé dans cette récitation, mais il est désigné par son geste caractéristique : « la voix des cieux ». Dieu est essentiellement celui qui parle, qui enseigne. Celui que Iéshoua appelle « Abbâ », que nous traduisons par « Père » est essentiellement « le Parlant », celui qui enseigne, le pédagogue par excellence.

« Nous constatons que le terme d'Abbâ, projeté dans le monde invisible, ne résonne pas seulement notre sens affectif de Père. Il est infiniment plus riche parce qu'il a une résonance pédagogique sublimée, ainsi que la dénomination de Berâ, ou Fils de Dieu, attribuée à Iéshoua. »<sup>18</sup>

Nous sommes donc en présence de la trinité pédagogique : l'Abbâ-enseigneur ou Parlant = une voix des cieux ; le Berâ-instruit ou Parole incarnée = tu es mon Fils ; le Rouhâ-intelligenceur ou Souffle = la colombe. D'où le commentaire de Marcel Jousse :

« Nous sommes là dans un milieu ethnique bien défini : le milieu palestinien. La colombe, c'est le symbole du souffle dicteur, c'est-à-dire la gestualisation, la corporalisation de ce souffle invisible : le Rouhâ de Qoudshâ.

« Cette colombe descend sur le paysan Iéshoua. Qu'est donc ce paysan ? Ecoutez la voix qui se fait entendre et que nous réentendons dans l'épisode de la Transfiguration :

« *C'est lui mon Berâ, l'unique (ou le préféré) ;  
en lui, j'ai mis mon vouloir.  
Auditionnez-le* ».

« C'est la plus belle mimodramatique qui se puisse rêver et que vous allez algébrosier dans vos traités de théologie car vous n'en appellerez plus à la grande mécanique de la récitation palestinienne.

« Nous avons d'abord un Parlant – et c'est pourquoi vous entendez cette voix. De ce Parlant procède une Parole, cette Parole éternelle qui s'est incarnée en Iéshoua :

<sup>16</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 195.

<sup>17</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 357.

<sup>18</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 105, note 4.

« *Et le Memrâ s'est fait chair* ».

« Le troisième acteur du mimodrame, c'est le Souffle qui s'est corporalisé sous la forme d'une colombe récitante.

« Tout ici est mimodramatique et rythmo-catéchistique. Si vous introduisez votre métaphysique dans ce mécanisme concret, vous troublez tout.

« Ce qui nous a manqué, c'est l'étude de l'insufflation dans le mimodrame objectif. »<sup>19</sup>

#### **La colombe, âme de l'homme**

Ce qui, dans l'homme, récite, c'est sa gorge, sa *nefesh*, son âme. La colombe est donc le symbole de l'âme humaine.

Remarquons déjà que le texte du déluge nous parle de deux oiseaux envoyés par Noé pour savoir si la terre a émergé : un corbeau d'abord, puis une colombe. Jean-François Froger fait remarquer :

« que Noé n'envoie pas le corbeau et la colombe de la même façon. Il envoie tout simplement le corbeau, mais il envoie *de lui (méitto)* la colombe, comme s'il faisait sortir la colombe de lui-même, ou encore comme si la colombe était sa compagne proche. »<sup>20</sup>

et Jean-François Froger d'ajouter :

« La façon dont Noé tire la colombe de lui (*méitto*) est tout à fait signifiante. Nous en avons pour preuve et illustration une vision mystique de Mélanie, la bergère de la Salette, en 1841 :

« Un jour, je faisais paître mes vaches dans les champs. J'étais triste et toute enfoncée dans mon néant ; quand subitement pour moi tout disparut. Je vis mon aimable Frère (Jésus) qui me regardait et paraissait rire ; sur sa poitrine, sous sa robe, quelque chose se mouvait et se lamentait ; (...) il me dit : « La grande miséricorde de Dieu est avec vous sans aucun mérite de votre part. » En disant cela, avec sa main droite, *il prit sur sa poitrine une très petite colombe très blanche*, qui avait son bec ouvert. Aussitôt je dis : « Oh ! mon Frère, elle meurt de soif ; faites vite tandis qu'elle vit. » Il répondit : « Nous lui donnerons à boire et nous la parerons comme une épouse. » Puis il lui souffla trois fois dans la bouche, il regarda dans sa bouche de tous côtés, la lui ferma, puis lui mit un collier garni de brillants, ensuite il lui tira cinq plumes et la guérit avec sa salive, enfin il sortit de sa poitrine un sceau qu'il appliqua sur la poitrine de la colombe, et me dit : « Sœur de mon cœur, êtes-vous contente à présent ? » »<sup>21</sup>

« Une autre fois, quelques années plus tard, « je vis comparaître du milieu de la grande lumière de l'éternelle présence du Très-Haut, Jésus qui tira de sa poitrine la blanche colombe, lui souffla dans les yeux et la remit dans son nid. Je lui dis : « Mon Frère amoureux qu'avez-vous fait ? – A présent vous verrez avec mes yeux », me répondit-il et il disparut. Je ne pus après cela que m'approfondir dans ma nullité, mon néant ; je désirais avec ardeur de procurer que Jésus soit aimé de tous les cœurs, et de bien correspondre aux bienfaits et miséricorde de mon doux Sauveur ».<sup>22</sup>

« Dans les deux récits, nous voyons Jésus tirer de sa poitrine la colombe blanche qui correspond à la bergère tout en étant différente d'elle. Ce que Jésus fait à la colombe, c'est à Mélanie qu'il le fait comme en une magie imitative.

<sup>19</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de la Parole*, Gallimard, 1975, p. 185.

<sup>20</sup> Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 367.

<sup>21</sup> Jean-G. BARDET, *La vie de la Louve*, Editions de la Maisnie, p. 135.

<sup>22</sup> Jean-G. BARDET, *La vie de la Louve*, Editions de la Maisnie, p. 147.

« Tout se passe comme si Jésus connaissait en lui-même ce qu'est Mélanie et qu'il la soignait ou lui révélait en lui-même les soins et les enseignements qu'il voulait lui donner. »<sup>23</sup>

Dans le récit du martyre de saint Polycarpe, on parle d'une colombe sortant du corps du saint après sa mort.

Il est intéressant de noter que, dans le récit de Mélanie, Jésus connaît en lui-même l'âme de Mélanie et la guérit en lui-même. Tout cela confirme que Iéshoua, étant venu assumer notre condition d'hommes pécheurs pour nous guérir en lui-même par sa propre transformation, doit avoir connaissance « de ce qu'il y a dans l'homme » (Jn 2, 25). Or, seule la Parole de Dieu connaît le cœur et l'âme de l'homme, car

« Vivante est la parole de Dieu,  
efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants,  
elle pénètre jusqu'au point de divisions de l'âme et de l'esprit,  
des articulations et des moelles,  
elle peut juger les sentiments  
et les pensées du cœur.  
Aussi n'y a-t-il pas de créature qui reste invisible devant elle,  
mais tout est nu et découvert aux yeux  
de Celui à qui nous devons rendre compte. »  
(He 4, 12-13)

Plus précisément,

« la colombe symbolise la connaissance de la nature humaine telle qu'elle subsiste dans l'essence divine. »<sup>24</sup>

Or, qui précisément connaît les profondeurs de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu ?

« L'Esprit, en effet, sonde tout,  
jusqu'aux profondeurs de Dieu.  
Qui donc entre les hommes sait ce qui concerne l'homme,  
sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ?  
De même, nul ne connaît ce qui concerne Dieu,  
sinon l'Esprit de Dieu. »  
(1 Co 2, 10-11)

Nous saisissons maintenant toute la logique du baptême de Iéshoua. Celui-ci se met au rang des pécheurs pour assumer de l'intérieur leur condition. Il le signifie par son baptême et le réalise par sa mort, sa résurrection et son ascension. Afin de pouvoir accomplir cette mission, il reçoit de la Voix des Cieux, du Parlant, du Père, l'Esprit, sous forme d'une colombe, autrement dit « la connaissance de la nature humaine telle qu'elle subsiste dans l'essence divine », à l'école de laquelle Iéshoua n'a plus qu'à se mettre pour connaître ce qu'il y a dans le cœur de l'homme, y porter remède en lui-même et le redresser.

Dans le début de la vie publique de Iéshoua, que constitue son baptême, se trouve donc tout entière contenue sa mission, qu'il signifie et réalise déjà, comme la graine qui contient,

<sup>23</sup> Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, pp. 369-370.

<sup>24</sup> Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 369.

en germe et en puissance, la plante tout entière, ou comme l'œuf qui contient, en germe et en puissance, la poule tout entière.

On comprend que, dans la liturgie, le baptême de Jésus fasse partie de son épiphanie, de sa manifestation. Le catholicisme a eu tendance à majorer, dans la fête de l'Épiphanie, la venue des mages, oubliant que cette fête célèbre en fait trois événements qui ne font qu'un : la venue des mages, le baptême de Jésus et les noces de Cana. Avant la réforme liturgique de Vatican II, on célébrait plus spécialement la visite des mages le 6 janvier, le baptême de Jésus le 13 janvier, soit une semaine plus tard, et les noces de Cana, le premier dimanche qui suivait le 13 janvier. Mais l'antienne du cantique de Marie, aux Vêpres, nous rappelait que ces trois événements ne font qu'un :

« Nous célébrons trois mystères en ce jour :  
aujourd'hui l'étoile a conduit les mages vers la crèche ;  
aujourd'hui l'eau fut changée en vin aux noces de Cana ;  
aujourd'hui le Christ a été baptisé par Jean dans le Jourdain pour nous sauver. »

et l'antienne du cantique de Zacharie, aux Laudes, nous donnait la logique profonde, reliant ces trois événements :

« Aujourd'hui, l'Église est unie à son Époux :  
le Christ, au Jourdain, la purifie de ses fautes,  
les mages apportent leurs présents aux noces royales,  
l'eau est changée en vin, pour la joie des convives. »

Le mariage du Christ et de son Église est celui de la connaissance de l'Église pécheresse par le Christ. N'oublions pas, en effet, comme nous l'enseigne Marcel Jousse, que la connaissance de la femme par l'homme, que constitue l'acte conjugal, est le prototype même de toute autre connaissance. Lorsque le récit de la Genèse nous dit qu'Adam connut Ève, c'est ce même verbe qui est ensuite employé pour désigner la connaissance en général. L'antienne précise bien que, par le baptême dans le Jourdain, c'est l'Église qui est purifiée, alors que c'est Jésus qui s'y plonge. On comprend mieux maintenant pourquoi, puisque nous avons vu que c'est en participant à la purification opérée dans le Christ que l'Église est purifiée.



## **Baptême de Iéshoua et onction royale**

L'onction royale confère, au moins, à Saül et David, l'effusion du Souffle Saint.

« Samuel prit la fiole d'huile  
et la répandit sur la tête de Saül,  
puis il l'embrassa  
et il dit :  
« ...Tu te heurteras à une troupe de prophètes...  
Alors l'Esprit de YHWH fonda sur toi,  
tu entreras en délire avec eux,  
et tu seras changé en un autre homme. »  
(1 S 10, 1, 5, 6)

« Samuel prit la corne d'huile  
et l'oignit au milieu de ses frères.  
L'Esprit de YHWH fonda sur David  
à partir de ce jour-là et dans la suite. »  
(1 S 16, 13)

Au baptême de Iéshoua, il n'y a pas d'onction mais effusion de l'Esprit. Or, il est remarquable que ce Souffle qui fonda sur Iéshoua soit le Souffle enseigneur. Si Iéshoua est roi, il l'est en tant qu'enseigneur, en tant que régulateur. C'est ce qu'il confirme lorsqu'il affirme à Pilate :

« Tu le dis, je suis roi  
moi, pour ceci je suis né  
et pour ceci je suis venu dans le monde  
afin de rendre témoignage à la vérité. »  
(Jn 18, 37)

## « ... Les Cieux ouverts... »

### La fin du prophétisme

« Depuis la disparition des derniers prophètes écrivains (Aggée, Zacharie et Malachie), *les Cieux sont fermés et l'Esprit est éteint*, selon une tradition juive très largement répandue dès le second siècle avant notre ère. C'est affirmer par là qu'une certaine communication traditionnelle entre Dieu et son peuple est comme interrompue et que l'Esprit Saint ne descend plus inspirer des prophètes. »<sup>25</sup>

Certains textes bibliques insistent, en effet, sur la disparition du prophétisme, en Israël :

« Il sévit alors en Israël une oppression telle qu'il ne s'en était pas produit de pareille depuis le jour où l'on n'y avait plus vu de prophète. »

(1 M 9, 27)

« Ils démolirent (l'autel des holocaustes) et en déposèrent les pierres sur la montagne de la Demeure en un endroit convenable, en attendant la venue d'un prophète qui se prononcerait à leur sujet. »

(1 M 4, 46)

« Les Juifs et les prêtres avaient jugé bon que Simon fût higoumène et grand prêtre pour toujours jusqu'à ce que paraisse en prophète accrédité. »

(1 M 14, 41)

« Nos signes ont cessé,  
il n'est plus de prophètes  
et nul parmi nous ne sait jusques à quand ? »

(Ps 74, 9)

« Son amour est-il épuisé jusqu'à la fin,  
achevé pour les âges des âges la parole ? »

(Ps 77, 9)

« Ses prophètes même n'obtiennent plus de vision de YHWH. »

(Lm 2, 9)

« On réclamera une vision au prophète,  
la Tôrâh fera défaut au prêtre,  
le conseil aux anciens. »

(Ez 7, 26)

« Zacharie, de Jérusalem, fils de Josué le prêtre, fut tué à proximité de l'autel, (dans le Temple), par Joas le roi de Juda ; la Maison de David versa son sang au milieu près du vestibule. Les prêtres le prirent et l'ensevelirent auprès de son père. Depuis lors, il y a eu dans le Temple des prodiges étonnants : les prêtres devinrent incapables de voir en vision les anges de Dieu, de rendre un oracle à partir du Saint des Saints et de tirer les sorts pour donner au peuple des réponses comme cela s'était fait auparavant. »

(Les vies des prophètes)

« Il n'y avait pas encore d'Esprit  
parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. »

(Jn 7, 39)

<sup>25</sup> Hugues COUSIN, *Cahiers Evangile*, supplément au n° 32, p. 5.

« Il se fera dans les derniers jours, dit le Seigneur,  
que je répandrai de mon Esprit sur toute chair.  
Alors vos fils et vos filles prophétiseront,  
vos jeunes gens auront des visions,  
et vos vieillards des songes.  
Et moi, sur mes serviteurs et sur mes servantes,  
je répandrai de mon Esprit. »  
(Ac 2, 16-18)

« Mais nous n'avons même pas entendu dire  
qu'il y a un Esprit Saint. »  
(Ac 19, 2)

« On disait couramment que les cieus s'ouvriraient lors de la venue du Messie, afin que le Prophète des « temps nouveaux » puisse recevoir l'Esprit. »<sup>26</sup>

On peut déjà noter que si on met en parallèle la notice sur la mort du prophète Zacharie et celle de l'Annonce à Zacharie (Lc 1, 5-25), cette dernière « prend beaucoup de relief : si le prêtre a la vision d'un ange du Seigneur dans le Temple, c'est que les temps messianiques sont sur le point de s'ouvrir. »<sup>27</sup>

Dès lors, il est facile de comprendre la signification profonde de ce qui se passe au baptême de Iéshoua :

« Et voici que pour lui s'ouvrirent les cieus  
et il vit l'Esprit de Dieu descendant du ciel,  
comme une colombe  
et venant sur lui. »  
(Mt 3, 16)

Si les cieus s'ouvrent pour Iéshoua, c'est que la communication directe avec Dieu est désormais rétablie. Cela est gros de conséquence, car cela marque une rupture d'importance avec la pensée rabbinique.

En effet, partant du principe que les « cieus étaient fermés », depuis la mort de Zacharie, les rabbis s'étaient emparés de la Parole de Dieu, pour en faire une interprétation uniquement humaine. C'est ce qu'explique très clairement Marc-Alain Ouaknin, dans un texte qui, pour nous être contemporain, n'en reflète pas moins sans doute la pensée talmudique de toujours :

« Le Talmud<sup>28</sup> est d'abord un immense commentaire de la Bible. Cette définition qui semble simple a des conséquences révolutionnaires. La Bible est le texte de Dieu révélé aux hommes. C'est une parole théologique, qui vient d'en haut. C'est une parole d'imposition, et l'on voit tous les dangers d'une violence idéologique formulée au nom de Dieu. Le Talmud commence avec ce préalable que la parole divine n'est « plus dans le ciel » et qu'après la Révélation, elle appartient aux hommes, lesquels commentent et interprètent les textes. C'est alors une parole anthropologique, une parole de proposition. Sous forme de boutade on pourrait reprendre le mot de Nietzsche « *Dieu est mort* » et ajouter: « *Et ne comptez pas sur moi pour le ressusciter !* ». »

<sup>26</sup> André PAUL, *Cahiers Evangile*, n° 14, *Intertestament*, p. 50.

<sup>27</sup> Hugues COUSIN, *Cahiers Evangile*, supplément au n° 32, p. 97.

<sup>28</sup> qui est, rappelons-le, la mise par écrit de la Tôrah orale.

La parole n'est plus dans le ciel est une allusion probable à l'affirmation talmudique, selon laquelle, depuis le dernier prophète, « les cieux sont fermés » et la communication directe avec Dieu interrompue.

Or, précisément, avec le baptême de Iéshoua, « les cieux s'ouvrent », l'Esprit, tel une colombe descend du ciel et « une voix du ciel » se fait entendre. Ce n'est pas seulement l'affirmation que la communication avec Dieu est ouverte à nouveau. C'est aussi la remise en cause de la pensée talmudique: la parole divine ne saurait être réduite à une parole anthropologique dont l'homme disposerait à sa guise. Désormais, avec Iéshoua, la parole divine retrouve son autorité divine, et c'est pourquoi nous voyons Iéshoua enseigner avec autorité, contrairement aux autres rabbis.

« Et il advint quand Jésus eut fini ces paroles,  
que les foules étaient stupéfaites de son enseignement,  
car il les enseignait comme ayant autorité  
et non pas comme leurs scribes. »  
(Mt 7, 28-29, cf. aussi Mc 1, 22; Lc 4, 32)

En effet, dans le judaïsme talmudique, aucun maître ne possède la vérité:

« Ce qui frappe d'emblée le lecteur des commentaires du Talmud, c'est l'importance du dialogue, et rares sont les sujets sans controverses ! Dès qu'un maître propose une interprétation, son interlocuteur ébranle sa position. Ainsi le dialogue talmudique montre l'incongruité de prétendre que le judaïsme dit telle ou telle chose. Le judaïsme ne dit rien ! Il y a des maîtres dans le judaïsme qui énoncent des propositions de sens et, à chaque interprétation, on peut en trouver une différente et opposée... Aucune opinion ne peut prétendre énoncer la vérité unique. Le judaïsme se pense dans la pluralité. Il tire précisément sa force et sa modernité d'avoir instauré une liberté d'interprétation et une démocratie de la parole. »<sup>29</sup>

Or, nous ne voyons jamais Iéshoua véritablement commenter la Tôrah, ni argumenter celle-ci avec ses disciples et, dans les quelques discussions avec les autres rabbis que nous rapportent les évangiles, nous le voyons toujours avoir le dernier mot.

Cette autorité divine que Iéshoua revendique pour lui et qu'il restitue à la Tôrah écrite<sup>30</sup>, est le sens profond de cette interdiction d'appeler un homme: *abbâ*, *rabbi* ou *mârî* (Mt 23, 8-10). C'est l'affirmation, qu'au fond, seul Dieu est l'interprète authentique de sa propre Parole et que le seul homme qui ait la même autorité pour le faire, c'est Rabbi Iéshoua de Nazareth, dont il témoigne, en deux occasions, qu'il est le Fils bien-aimé qu'il faut écouter.

Rabbi Iéshoua opère donc une révolution totale dans le rapport à la Parole de Dieu: il remet totalement en cause la Tôrah orale, comme interprétation humaine de cette Parole qui l'annule en fait. Désormais, seule subsiste la Tôrah écrite, dont « pas un iod, pas un menu trait ne passera » et qu'il est venu, non pas délier, c'est-à-dire interpréter, mais « plénifier ». A l'activité humaine d'interprétation à l'infini de la Parole de Dieu, le christianisme substitue donc un autre rapport à cette Parole, qui laisse à Dieu toute autorité et initiative. Quel est ce nouveau rapport ?

<sup>29</sup> Figaro Magazine du 29 juillet 2000, p. 25.

<sup>30</sup> Notons, en effet, qu'en Mt 5, 17 et 18, la Tôrah dont il est question, est désignée, dans la Pschyta, par le mot *namosa* = *tôrah écrite*, en opposition au mot *oreita* = *tôrah orale*, qu'on trouve ailleurs, dans la Pschyta, comme en Mt 11, 13; 12, 5; 22, 40.

### Un nouveau rapport à la Parole de Dieu

Ce nouveau rapport est exprimé en Mt 5, 17 par le verbe *remplir* (en araméen) ou *plénifier* (en grec), pour ce qui concerne Iéshoua, et au verset 19 par *faire* pour ce qui concerne ses disciples.

Rabbi Iéshoua de Nazareth vient remplir la Tôrâh de sa plénitude, ce fameux *plérôme* dont parle constamment l'apôtre Paul. Ce n'est pas assez dire que Iéshoua vient accomplir les Ecritures en réalisant ce qu'elles annoncent. Comme les noces de Cana nous le révèlent, la Tôrâh, signifiée par les six jarres servant à la purification des Juifs, a été remplie de commentaires par les rabbis, signifiés par les serviteurs qui remplissent d'eau les jarres. Mais cette eau, Iéshoua la transforme en le vin de son enseignement qu'il transsubstantiera, la veille de sa mort, en son sang.

De la même manière, comme nous l'avons expliqué ailleurs, ce même soir, Iéshoua transsubstantie les pains azymes en sa chair. Cela ne signifie pas seulement qu'il transforme la récitation-mémorisation de la Tôrâh en la récitation-mémorisation de sa Parole. La transsubstantiation de l'analogème (les pains azymes) en un autre analogème (la chair) réalise la transsubstantiation de ce qui est signifié par analogie: la Tôrâh est « transsubstantiée » en la personne de Iéshoua et désormais, réciter la Tôrâh, ce n'est plus être renvoyé à un texte mais à une personne, celle de Iéshoua. Et ce n'est pas non plus être renvoyé à une personne comme à un modèle que nous aurions à imiter, en lieu et place d'un texte que nous aurions à mettre en pratique. C'est être renvoyé à une plénitude que nous avons à recevoir:

« Oui, de sa plénitude,  
nous tous nous avons reçu,  
et grâce sur grâce.  
Car la Tôrâh a été donnée par Moïse,  
mais la grâce et la vérité vinrent par Jésus le Messie. »  
(Jn 1, 16-17)

Toutes les Ecritures sont désormais pleines de la présence du Christ et les réciter, c'est désormais se trouver en sa présence, ici et maintenant.

C'est ce que l'apôtre Paul exprime à travers le commentaire de Dt 30, 11-14 que constitue Rm 10, 5-17. Nous donnons, en entier, ces deux textes avant d'en faire un commentaire.

« Cette Torâh que je te prescris aujourd'hui  
n'est pas au-delà de tes moyens  
ni hors de ton atteinte.  
Elle n'est pas dans les cieux,  
qu'il te faille dire:  
« Qui montera pour nous aux cieux nous la chercher,  
que nous l'entendions pour la mettre en pratique ? »  
Elle n'est pas au-delà des mers,  
qu'il te faille dire:  
« Qui ira pour nous au-delà des mers nous la chercher,  
que nous l'entendions pour la mettre en pratique ? »  
Car la Parole est tout près de toi:  
elle est dans ta bouche et dans ton cœur  
pour que tu la mettes en pratique. »  
(Dt 30, 11-14)

« Moïse en effet écrit de la justice  
 celle de la Tôrah:  
*L'homme qui la fait  
 vivra par elle.*  
 Par contre la justice de la foi  
 parle ainsi:  
*Ne dis pas dans ton cœur:  
 Qui montera au ciel ?*  
 C'est en faire descendre le Christ.  
 ni: *Qui descendra dans l'abîme ?*  
 C'est faire remonter le Christ d'entre les morts.  
 Mais que dit-elle ?  
*Près de toi la parole  
 est dans ta bouche et dans ton cœur,*  
 celle-ci est la parole de la foi  
 que nous proclamons.  
 Si tu professes dans ta bouche  
 le Seigneur Jésus  
 et si tu crois dans ton cœur  
 que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts,  
 tu sauras sauvé.  
 Du cœur, en effet, on croit  
 en vue de la justice;  
 de bouche, d'autre part, on professe  
 en vue du salut.  
 Car l'Écriture dit:  
*Quiconque croit en lui  
 ne sera pas confondu.*  
 En effet, il n'y a pas de différence  
 entre Juif et Grec.  
 C'est le même Seigneur de tous,  
 riche pour tous ceux qui l'invoquent.  
 En effet, *quiconque invoquera le nom du Seigneur  
 sera sauvé.*  
 Comment donc invoqueront-ils  
 celui en qui ils ne croient pas ?  
 Comment croiront-ils  
 celui qu'ils n'ont pas entendu ?  
 Comment encore entendront-ils  
 sans proclamateur ?  
 Comment enfin proclameront-ils  
 s'ils n'ont pas été envoyés ?  
 ...  
 Ainsi la foi vient de l'écoute,  
 l'écoute par la Parole du Christ. »  
 (Rm 10, 5-17)

Le texte du Deutéronome développe l'affirmation que la Tôrah n'est inaccessible à personne, puisque chacun peut la porter dans sa bouche récitationnelle et dans son cœur-mémoire et ainsi se la redire pour la méditer et la mettre en pratique. Nous sommes totalement dans un contexte d'oralité.

Lorsque l'apôtre Paul cite ce passage, il opère une substitution qui n'est pas innocente: il remplace la Tôrâh par le Christ. Nous ne sommes plus en présence d'un texte mais d'une personne qui est le Christ. En effet, par son incarnation (*descendre du ciel*) et par sa résurrection (*remonter d'entre les morts*), l'Homme-Dieu remplit désormais la Tôrâh de sa plénitude et désormais réciter la Tôrâh, c'est réciter le Christ.

Mais on notera le très fort caractère oral de cette présence au Christ. Tous les termes utilisés par l'apôtre renvoient uniquement à l'oralité. Il s'agit d'une parole qu'on proclame (*kerussomen*) et surtout de *professer (omologeses) dans la bouche le Seigneur Jésus*, affirmation très forte que, malheureusement, la plupart des traductions édulcore en *si, de ta bouche, tu confesses que Jésus est Seigneur*, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il s'agit d'*invoker le nom du Seigneur* mais comment l'invoker sans croire et comment croire sans *entendre* et comment entendre sans *proclamation*. Avec la conclusion sans ambiguïté de l'apôtre sur l'oralité de l'Evangile: « La foi vient de l'écoute, l'écoute de la Parole du Christ ».

A-t-on également remarqué que, dans ce texte, la justice et le salut ne proviennent pas d'une activité morale et de mise en pratique. La justice et le salut sont accordés à ceux qui croient de cœur et qui professent de bouche le Seigneur Jésus en invoquant son nom.

Face à ces textes que le Christ *remplit* de la plénitude de sa présence, le disciple doit les *faire* et non simplement les *interpréter*, comme nous l'avons vu d'après Mt 5, 19-20. *Faire* cette plénitude ne peut donc se réduire à l'accomplissement d'une pratique morale. Est-ce un hasard si le mot *faire*, en grec *poieo*, a la même racine que *poète* ou *poème*, nous renvoyant plus à l'action de récitation qu'à l'action morale ? En effet, ce qui caractérise la poésie ancienne, c'est son caractère mimésique.

« Oeuvrant exclusivement par le média oral, les poètes façonnaient l'information sur un mode rythmique mémorisable. Dans ces conditions apprendre consistait essentiellement en un processus de récapitulation et d'identification émotionnelle. Le locuteur "immergeait sa personnalité dans sa prestation », amenant son auditoire à s'identifier à la fois avec lui-même et avec son message. On apprenait par imitation ce que récitaient les poètes. D'où l'application du terme *mimesis* à l'expérience poétique éducative. La *mimesis* poussait à répéter plus qu'à inventer, à maintenir l'identité du groupe plutôt qu'à la mettre en cause. »<sup>31</sup>

N'insistons pas sur le caractère réducteur de l'oralité que développe l'auteur de ces lignes pour qui, visiblement, toute mémorisation est forcément mécanique et aliénante, contrairement à ce que la loi du formulisme, si bien étudiée par Marcel Jousse, nous révèle de possibilités créatrices et novatrices, dans les milieux de style oral, et ne retenons que l'aspect mimésique de l'oralité, qui nous semble l'élément essentiel du mot *faire*, au sens évangélique de ce mot.

Faire la Parole de Dieu, c'est, pour celui qui croit dans son cœur, intussusceptionner mimismologiquement le Christ, c'est-à-dire devenir le Christ et partager ainsi sa plénitude. Notre vocation n'est pas d'être chrétiens, c'est-à-dire ceux qui imiteraient le Christ, mais d'être le Christ lui-même ainsi que nous le rappelle saint Augustin: « Rendons grâces et réjouissons-nous de ce que nous sommes devenus non seulement chrétiens, mais le Christ » et Méthode d'Olympe: « L'Eglise est comme enceinte et en travail jusqu'à ce que le Christ ait pris forme en nous, jusqu'à ce que le Christ soit né en nous, afin que chacun des saints, par sa participation au Christ, devienne le Christ. »<sup>32</sup>

<sup>31</sup> Werner KELBER, *Tradition orale et Ecriture*, Le Cerf, 1991, Lectio Divina n° 145, pp. 143-144.

<sup>32</sup> Méthode d'Olympe, *Banquet des dix vierges*, PG, 18, col. 150.

### De l'interprétation au faire

Aussi, aux maisons d'études rabbiniques et à leur talmud, « lieu de l'interprétation juive de la Bible »<sup>33</sup> le christianisme va-t-il substituer les assemblées liturgiques, avec leur mystère du culte, où la Parole de Dieu est, non pas interprétée, mais célébrée.

« Le christianisme, dans son acceptation plénière et originale, (« Evangile de Dieu » ou « Evangile du Christ »), n'est donc pas une certaine conception du monde qui se détache sur un fond religieux, ni un système doctrinal religieux ou théologique, ni purement une loi morale, mais un *mystère* au sens paulinien du mot. C'est une révélation de Dieu à l'humanité. C'est Dieu qui se révèle de lui-même dans des faits et des gestes théandriques où débordent la vie et la force, dans des faits et des actes qui, par cette révélation et communication de grâces, rendent possible l'accès de l'humanité auprès de la divinité elle-même...

« Comment est-il possible de réaliser une œuvre de pareille élévation, où Dieu et l'homme coopèrent réellement, et chacun selon sa manière propre: Dieu comme agent principal, l'homme comme agent passif recevant l'action divine et y collaborant par la vertu de Dieu ? La réponse est fournie par le Seigneur qui a institué pour nous les *Mystères du culte*, c'est-à-dire des actions sacrées que nous accomplissons, mais que le Seigneur (par le ministère des prêtres de l'Eglise) réalise simultanément en nous. Par ces actions, nous pouvons participer aux actes rédempteurs du Christ, et cela dans une mesure aussi intense et aussi concrète que possible, d'une manière matériellement discernable et, à la fois, en une forme toute spirituelle...

« Le Mystère du Christ, qui, en Notre Seigneur, s'est accompli dans toute sa réalité historique et physique, se réalise en nous dans le symbole, sous des formes représentatives et figuratives. Celles-ci ne sont pourtant pas de simples apparences, des signes purement extérieurs et vides, mais elles contiennent pour nous et nous communiquent la pleine réalité de la vie nouvelle que nous offre le Christ, notre Médiateur.

« Cette participation d'un genre tout spécial à la vie du Christ, qui, d'une part, se présente sous l'expression du symbole, et de l'autre s'accomplit réellement, a été appelée par les premiers chrétiens du nom de participation *mystique*. C'est, en effet, une manière d'être dont la nature tient le milieu entre la représentation extérieure pure et simple et la réalité physique tout court. En parlant de quelqu'un qui, sans avoir reçu le baptême, subit le martyre pour le Christ, les *Constitutions apostoliques* s'expriment comme ceci: « Celui-ci meurt avec le Christ en souffrant la mort, les autres (les baptisés) meurent avec lui dans la représentation (*tupos*) de sa mort » (V, vi, 8). Cela signifie que le baptême ne comporte pas seulement une image, une figure pure et simple de la mort du Christ, mais que la mort du Seigneur devient réalité en lui, qu'elle s'accomplit en lui d'une façon « mystique », sous l'image extérieure du sacrement, alors que le témoin du sang partage la mort du Seigneur dans toute sa réalité naturelle.

« Ce sont surtout saint Paul et saint Cyrille de Jérusalem qui mettent en lumière cet aspect du sacrement par lequel nous recevons non seulement la grâce de la vie nouvelle, mais encore *la communion aux souffrances réelles du Christ par l'imitation*. Les rites sacrés qui symbolisent le Mystère du Christ et le réalisent en nous méritent donc avec raison d'être appelés, à leur tour, des *mystères*. Quand saint Paul dit que les apôtres sont *les dispensateurs des mystères de Dieu*, il pense d'abord au Mystère du Christ qu'il prêche, mais également à ces rites sacrés qui nous font entrer dans ce Mystère du Christ et nous incorporent à lui (1 Co 4, 1). »<sup>34</sup>

Cette participation mystique « qui, d'une part, se présente sous l'expression du symbole, et de l'autre s'accomplit réellement » relève de ce que Marcel Jousse appelle précisément *l'intussusception mimismologique* et son anthropologie du geste nous offre, à la fois, une approche riche et très féconde de cette réalité et un vocabulaire rigoureux pour le décrire.

<sup>33</sup> Marc-Alain OUAKNIN, *La plus belle histoire de Dieu*, pp. 67-69.

<sup>34</sup> Dom Odon CASEL, *Le mystère du culte, richesse du mystère du Christ*, Le Cerf, 1964, collection Lex Orandi n° 38, pp. 26-33.



C'est, en effet, par le geste, à la fois réaliste et symbolique, que la participation mystique « tient le milieu entre la représentation extérieure pure et simple et la réalité physique tout court ». Ce geste réaliste et symbolique relève de ce que Marcel Jousse appelle le *mimodramatisme* qui relève à son tour du *paysannisme*.

« **Celui-ci est mon Fils, le bien-aimé...** »

Par trois fois, nous retrouvons une affirmation analogue dans l'évangile de Matthieu et ces trois affirmations sont situées à un endroit bien précis de cet évangile qui n'est visiblement pas laissé au hasard : la première fois, au début de la vie publique de Iéshoua, au baptême précisément ; la seconde fois, au milieu de l'évangile, à l'épisode charnière de la Transfiguration, où nous la retrouvons mot à mot :

« Celui-ci est mon Fils, le bien aimé,  
en lui je suis comblé.  
Ecoutez-le ! »  
(Mt 17, 5)

La troisième fois, à la fin de la vie publique, après la mort de Iéshoua, dans la confession du centurion :

« Vraiment,  
il était fils de Dieu,  
celui-ci ! »  
(Mt 27, 54)

Les deux premières fois, c'est la voix des cieux qui parle mais l'auditoire auquel s'adresse cette parole n'est pas le même. La première fois, le Père semble s'adresser au peuple juif ou tout au moins à Jean Baptiste qui représente ce peuple juif. Il faut, en effet, remarquer que seul Matthieu dit « celui-ci est mon Fils » qui s'adresse à quelqu'un d'extérieur à Iéshoua, alors que Marc et Luc disent : « tu es mon Fils » qui s'adresse donc uniquement à Iéshoua. Matthieu rejoint, sur ce point, l'évangile de Jean qui affirme :

« Et Jean rendit ce témoignage  
en disant :  
« J'ai contemplé l'Esprit descendant comme une colombe du ciel  
et il a demeuré sur lui.  
Et moi, je ne le connaissais pas.  
Mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau,  
celui-là m'a dit :  
« Sur qui tu verras l'Esprit descendre  
et demeurer sur lui,  
c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint.  
Et moi, j'ai vu  
et je rends témoignage que c'est lui l'Elu de Dieu. »  
(Jn 1, 32-34)

La deuxième fois, le Père s'adresse aux trois disciples montés avec Iéshoua sur la montagne pour la Transfiguration. Or, cet épisode de la Transfiguration se situe au centre de l'évangile de Matthieu et correspond au moment où Iéshoua, après avoir porté l'annonce orale au peuple juif et avoir rencontré son incrédulité, se tourne vers ses disciples et la mise en place de la communauté chrétienne, ouverte à tous.

« L'ensemble des récits précédant le premier discours, prédication de Jean-Baptiste, baptême de Jésus et tentations (Mt 3-4) devient un « épisode-charnière », à la fois introduction au ministère de Jésus et conclusion du prologue. Or, il est significatif que les éléments de cet ensemble ont leur

parallèle dans les épisodes autour de la confession de foi de Pierre à Césarée (16, 13-17, 27). Une même formule ne se retrouve qu'ici et là chez Matthieu : « A partir d'alors Jésus commença de... » et aux deux fois, cela introduit un enseignement solennel : après ses tentations, Jésus « commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait... souffrir » (16, 21). Dans un cas Jésus proclame un enseignement à **tous**, dans l'autre, à **ses disciples**.

« On remarque, par ailleurs, dans ces deux ensembles, des épisodes semblables mais vus dans une autre perspective ; dans les deux cas, il y a une révélation par le Père : au baptême, la voix céleste le désigne comme son Fils bien-aimé ; à Césarée, ce sont les disciples, qui par la bouche de Pierre, le confessent Messie, Fils du Dieu vivant, mais Jésus ajoute que cela n'a été possible que par une révélation du Père. Dans les deux cas aussi, Jésus est tenté, par Satan et par Pierre, et Jésus les repousse par la même phrase : « Retire-toi, Satan ! »

« Quand on se rappelle que cette confession de Césarée marque, dans l'évangile de Marc, un tournant décisif, on est porté à penser que ces récits autour de Césarée forment un nouvel épisode-charnière, répartissant les cinq « livrets » de Matthieu en deux grandes parties. Dans la première, Jésus est seul : c'est donc le Père qui doit directement le désigner et c'est Satan qui le tente ; puis il choisit ses disciples et prêche aux foules. Dans la seconde, la communauté des disciples est déjà formée : c'est donc cette Eglise (inspirée par le Père) qui le révèle au monde et c'est aussi elle, hélas, (inspirée par Satan) qui le tente ; et Jésus va désormais se consacrer à la formation de cette communauté. »<sup>35</sup>

La troisième fois, la parole est mise sur la bouche d'un païen, le centurion romain. Elle veut certainement signifier, au moment le plus crucial de l'infidélité du peuple juif, le passage de l'Annonce orale aux païens, appelé désormais à la même fois au Messie que le peuple juif qui voudra bien la partager.

---

<sup>35</sup> Cahiers Evangile n° 9, *Lecture de l'évangile selon saint Matthieu*, Le Cerf, 1974, p. 19.